Nature, le concept de Dieu et celui du Démon longtemps restèrent indivis. A travers l'obscure religion de la Chine archaïque, sur laquelle nous ne savons presque rien, nous entrevoyons une humanité courbée sous le joug des puissances infernales. Dans les bronzes rituels de l'époque Tcheou, le concept du monstre atteint une hauteur métaphysique qu'aucune civilisation n'a connue. Sur les flancs des *li*, des *lien* ou des *touei*, le masque du *t'ao-t'ie* jaillit par hybridation du tigre, du dragon, de l'ours, du bélier et du hibou ; (fig. 13, cf. p. 509) « diffus dans la matière et seulement entr'aperçu par éclairs », le monstre manifeste « cette omniprésence du mystère toujours prêt à se résoudre en terreur ». « Deux sociétés ployées sous un régime de sang (relisons à travers l'édulcoration confucéenne, l'histoire des royaumes combattants et du début de Ts'in) n'entrevoient, quand elles veulent sonder la destinée, qu'un masque de t'ao-t'ie en menace au sein de la nue. »[1] Sous l'hégémonie de « la bête féroce de Ts'in » l'histoire de la Chine se résume en une statistique de têtes coupées : En 331 : 80.000 ; en 318 : 82.000 ; en 312 : 80.000 ; en 307 : 60.000 ; en 293 : 240.000 ; en 275 : 40.000 ; en 274 : 150.000 ; enfin en 260, le record est atteint : 400.000 ; (et encore avait-on promis la vie, sauve aux ennemis !) En ces temps « où les soldats ne recevaient leur solde que contre présentation de têtes coupées », les chefs, pour accroître leur prestige, « n'hésitaient pas à jeter l'ennemi vaincu dans des chaudières bouillantes et à boire cet horrible bouillon humain, mieux encore, à obliger à en boire les parents de leur victime »[2]. Toujours comme dans la gravure de Dürer, la Mort chemine de concert avec son compère le Diable.

La plastique chinoise contemporaine de ces événements sanglants est animée d'un rythme démoniaque. Sur les panses des vases, des éléments géométrisés se juxtaposent comme les fragments d'un méandre rompu ou les anneaux enroulés d'un reptile tronçonné, sans que jamais l'*arabesque* ne convie à l'unité ces morceaux épars d'un cosmos en dissolution, dont cependant l'ordre primordial se laisse deviner sous la force expansive qui en disperse les formes (fig. 12, cf. p. 508).

A cette terre repue de sang, les missionnaires bouddhiques apporteront la douceur des Kouan-yin et l'évangélique sourire des Bodhisattvas. Le style démoniaque et la force brutale qui l'accompagnent gagneront une autre province de l'Asie, plus tardivement sortie des limbes de la Préhistoire : le Japon. Si, à l'époque Nara, la sérénité resplendit au front du divin Maitreya,

1. René Grousset. *Les civilisations de l'Orient*, tome III. *La Chine*, p. 31 et 36.
2. René Grousset. *Histoire de la Chine*, p. 48.